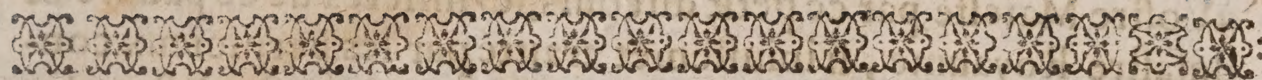
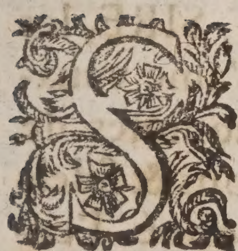
LE CONSEILLER FIDEL AV ROY.



A PARIS,
De l'Imprimerie d'Arnould Cotinet, ruë des Carmes, au petit IESVS.
M. DC. XLIX.
Auec Permißion.



LE CONSEILLER FIDEL AV ROY.



IRE,

LES anciens Politiques ont, ſelon mon iugement, tres-proprement comparé les Republiques affligées au nauire flottant ſur la mer, agité de bouraſques, & de tempeſtes. Et tout ainſi que ceux qui ſont dans ce nauire conſpirent d'vn meſme accord à le ſauuer du peril, les plus forts & les plus robuſtes courans qui aux antennes, qui aux cordages, qui à la hune, qui ſur le tillac; les autres (moins propres aux efforts, mais plus experimentez) reſtans pour gouuerner & commander. De meſme la Republique aſſaillie de quelques deſordres, par guerre eſtrangere, ciuile, ou autrement, requiert ſemblable ſecours de ſes Citoyens, pour pouſſer la tempeſte arriere, & ſe garantir de l'orage qui la menace, partie par forces, & violence, partie par bons conſeils & ſalutaires aduertiſſemens.

Celuy-là n'eſt pas bon voiſin, qui ne ſecourt ſelon ſa puiſſãce ſon autre voiſin, quand le feu eſt en ſa maiſon. Auſſi eſt-il certain que ceux là ne ſont pas bons ſubiets, qui en telle conflagration, & embrazement public, ne s'efforcent d'y contribuër, ou pour le moins n'apportent quelque ſeau d'eau, pour auec les autres taſcher d'eſteindre le feu.

Pour moy ie me ſuis obligé au meſme deuoir, & de repreſenter

à Vostre Maiesté, par ce petit discours, les miseres de ce pauure & desastré Royaume, si iniustemẽt traitté par les pernicieux conseils de ceux qui sont ennemis de la grandeur de vostre Estat, afin qu'il vous plaise d'y apporter quelque remede; lequel, selon mon aduis, vous deuez chercher & embrasser, pour premierement appaiser l'ire du bon Dieu, par lequel vn chacun de nous est maintenant si estrangement trauaillé.

Il ne faut pas s'approcher des Princes pour leur complaire: car c'est les perdre; mais bien leur dire la verité pure & nette; où au contraire les flatteurs, amis de table & de bouche, n'ont autre but que leur profit, tous leurs conseils ne sont que trahison, & tromperie, souhaittant toutes sortes de biens aux Princes, fors qu'vn bon entendement, & la prudence. En fin, SIRE, les flatteurs font vn mestier sordide, & ont la langue & l'ame venale, comme est celle du plus pernicieux de tous les hommes de ce temps; duquel, au tres-grand regret de tous vos bons & fidels subiects, & seruiteurs, vous estes tous les iours enuironné. I'entens parler de ce pretendu Ministre estranger, & tout ensemble Machiaueliste, que nous pouuons comparer à l'Hirondelle, laquelle nous rompt la teste de son caquet, quand le temps est doux & benin, & laquelle aussi nous quitte, & nous abandonne durant les rigueurs & les plus grandes froidures de l'Hyuer.

Ie dis cecy, SIRE, pour vous ramenteuoir le danger où vous estes, viuãt auiourd'huy au milieu d'vn si grãd flatteur, qui ayme le vostre plus que vous mesme, & qui ne tasche qu'à vous perdre, & vostre Royaume; estant tres-asseuré, que si toutes ces violẽces & ces iniustices, dont on vse à l'endroit de vos pauures subiets, ne cessent bien tost, ne vous en garentiront iamais, ains en hasteront d'auantage la ruine si manifeste & si euidente.

Neantmoins, SIRE, il vous est aussi aysé d'y pouruoir, comme ie pense m'estre facile de l'escrire. Il ne reste que d'inuoquer l'ayde de Dieu, & d'y apporter vostre consentement, pour nous gouuerner, cõme vos predecesseurs Roys ont fait, & de vous seruir de bons & naturels subiects & seruiteurs, au lieu de pauures souffreteux & indigens, qui neantmoins se sont agrandis, & sont deuenus riches au detriment du pauure, & des despoüilles de la

veufue & de l'orphelin. Que s'il aduient le contraire, ſans doute que celuy qui eſt mal à ſon ayſe, ne demãdera, ny ne recherchera rien autre qu'vne eſpece de changement, & de remuëment; d'autant que par ce moyen, il croira recouurer vne meilleure & plus ayſée façon de viure.

Ceux-là vous trompent grandement, SIRE, qui vous perſuadent, que les conſeils de cét ignorant Miniſtre ſont à voſtre aduantage. Il n'y en peut auoir de plus ſeurs, que d'acquerir l'amour de vos ſubjets, que vous auez touſiours trouué ſi zelez & ſi affectionnez enuers Voſtre Maieſté. Hé, bon Dieu! ſe peut-il faire qu'ayant connoiſſance d'vn ſi mauuais traittement, vous ne chaſtiez puiſſamment ceux qui ſont les autheurs de tant de deſaſtres, & de familles ruinées? Ces trompeurs & ces traiſtres Conſeillers ſont neantmoins viuans ſur terre, & pres de voſtre Maieſté à leur ayſe, puis qu'il plaiſt à Dieu; ſoit pour noſtre punition, ſoit auſſi pour la vengeance des iniuſtices qui ſe commettent. Ils vous ont embourbé ſi auant dans ces deſordres, que nous voyons, que ſi Dieu n'a pitié de nous, & que la Reyne ne ſe réueille de l'endormiſſement duquel ils la tiennent enſorcelée, il y a grande apparence, que noſtre perte & la voſtre eſt inéuitable, ſi Dieu n'y met la main.

Ie demanderois volontiers qui a fait le temps ſi mauuais? ſinon les iniuſtices commiſes par l'aduis du plus meſchant & enfariné Politique qui fut onc ſur la terre. D'où viẽt noſtre grande diſette, & la pauureté où nous ſommes reduits? ſi ce n'eſt par l'enrichiſſement de quelques voleurs domeſtiques, qui ſeroient aſſez riches de la quatrieſme partie de ce qu'ils ont a preſent au dommage du pauure Peuple, & dont vn nombre infiny de gens de bien & de ſeruices ſeroient aſſez recognus.

Mais quoy? noſtre mal en eſt là, que la porte eſt fermée à toutes remonſtrances. Vos Officiers n'ont plus d'audiãce, où il eſt queſtion d'argent, pratiquant ce ſordide Prouerbe. *Pallet oratio auro loquente*. Si bien que l'argent que l'on tire eſt le plus ſouuent aſſigné ſur le ſang du pauure Peuple, auquel (ſi aucun y a) on a demandé à pluſieurs fois plus d'argent, qu'ils n'en auoient de contãt en leur maiſon pour acheter du pain à leur famille en ces

chers & miserables temps.

Qui auroit vny à ce compte tous les deniers & profits des Edicts faits depuis 25. ans, ils se trouueroient suffisans pour entretenir long-temps vne tres-grande armée, sans molester vos pauures & desolez subiets. Où au contraire tous ces deniers se sont dissipez, vne partie employée en bastiments inutils, autre partie en luxe, & la plus grande partie s'en est allée dans le gouffre insatiable de ces maudits Monopoleurs & Partisans executeurs de Vos Edicts.

A propos de Partisans, l'on sçait leurs Contracts aduantageux, qui sont faits à leur profit, moyennant les bons presens qui se font à ceux qui les fauorisent, profitans encor plus par tels moyens, que par le credit qu'ils ont en vos espargnes, & sans se mettre en peine de faire verifier le tout par cét auguste Parlement, duquel on ne sçauroit assez dignement loüer la fidelité & sincerité de vie. Cecy, SIRE, n'est point vn conte fait à plaisir, & tout ainsi qu'on a escrit les actions des siecles passez, les vostres, & celles de Vostre temps & regne, seront escrittes à la Posterité, & qualifiées du tiltre qu'elles meriteront sans aucun déguisement ; ce qui n'est pas de petite importance à vostre honneur.

Chassez, SIRE, ces traistres de Financiers qui sont autour de vous, & qui succent vostre sang, comme sangsuës & harpies, ennemis des gens de bien, & de vostre Estat, amis de leur bourse & de leur profit particulier. Vous auez desia commẽcé par quelques-vns, chassez apres eux tous les autres qui les ressemblent: car telles gens auancent la ruine de vostre Estat, & de vostre pauure peuple. Dittes à ceux à qui vous auez tant donné, qu'ils se contentent pour ce coup, & qu'ils sont trop goulus.

C'est vne chose tres-asseurée, que si vous croyez, SIRE, vostre flatteur politique estranger, & pernicieuse mousche, guespe de l'Estat, il vous fera trébucher en vne peine incroyable, & vous rendra si desnué de tout, que vous n'aurez iamais vn bon iour qui vous soit paisible, & n'y aura si petit en vostre Royaume, qui en sa condition ne se trouue plus heureux que vous.

L'on dit du Cardinal d'Yorck, qui gourmanda iadis toute l'Angleterre, que quand il parloit, ou escriuoit, il disoit, Moy, & le

Roy; & fut si insolent que de faire reuerer son Chappeau dans son anti chambre aux suruenans, aussi finit-il ses iours de son propre mouuement, pour ne pas tomber dans vne mort plus infame, & plus honteuse.

Le Cardinal Baluë n'estoit pas meilleur que luy; Philippe de Cõmines le qualifiant du tiltre de perturbateur du repos public, & la Chronique scandaleuse dit, qu'il auoit fait de moult grandes & merueilleuses diableries.

Vn Euesque de Verdun, qui estoit adherant à ce Cardinal, estant tombé en faute reconnuë par le Roy Louys vnziesme, esprouua iustement les Cages de fer, qu'il auoit inuentées, pour supplicier d'autant plus les Criminels. Et dit-on que ce mesme Euesque n'y coucha que quatorze mois, ou quatorze ans. Aussi le Cardinal Baluë fut empoisonné, & fit-on vẽdre ses plus riches & precieux meubles, pour en faire quelques restitutions, soit par aumosnes, ou fondation de quelques hospitaux.

Que ce Cardinal Mazarin fasse ce qu'il pourra pour vous mettre en deffiance & soupçon de vos pauures subiets, de vostre bonne ville de Paris, vos bons & fideles seruiteurs, qui ne penserent iamais qu'à vous aymer & seruir, & à prier Dieu continuellemẽt pour vous, & la prosperité de vos armes: tous ses desseins chimeriques tourneront en fumée, & toutes ses fausses impressions s'éuanouyront à sa honte & à sa confusion, peut-estre aussi par vne fin tragique de ses iours.

Il n'est pas iusques aux Princes estrangers & bons Catholiques, qui ne demeurent estõnez de telles menées, & s'émerueillent de ne voir sur quel legitime sujet on fonde la haine que l'on porte tant à vostre auguste Parlement, qui vous a tousiours si fidelement seruy en toutes occurrences, soit aussi à vos pauures & desolez subiets: si ce n'est par les faux bruits semez par leurs ennemis, desquels vous estes enuironné, veu que les vns & les autres ne parlerent iamais qu'à l'auancement de vostre grandeur, & de celuy de vostre Estat.

Le Roy Louys douziesme estoit vn bon Prince, & tres-heureux, il aymoit ses subjets, & estoit aymé d'eux grandement, il les gouuernoit doucement, & en Pere, comme vous deuez faire,

SIRE. Le nom de Roy eſt vn nom d'amour. Car qui a le cœur d'vn homme à ſa deuotion, il peut faire eſtat de ſes richeſſes & moyens. Et le ſubjet qui ayme ſon Prince, n'eſpargne iamais ſa vie, ny ſes biens pour ſa defenſe.

Dion Chryſoſtome compare les bons Roys aux Bœufs, & les mauuais aux Lyons, diſant que le Bœuf eſt vn animal de profit, qui n'a rien ſur luy qui ne ſoit vtile. Vn bon Roy eſt de meſme enuers ſes ſubjets. Mais le mauuais Roy n'a rien de bon en luy, non plus que le Lyon, lequel n'a que des dents pour deuorer, & des griffes pour deſchirer.

Ie ceſſeray d'en parler dauantage, pour vous dire que vous chaſſiez bien loin arriere de vous, tous les Maletoltiers, & donneurs de memoires au dommage du Peuple, & de la choſe publique: & faites, pour l'honneur de Dieu, faire le procez par voſtre Cour de Parlement, & ne feignez pas de luy bien recommander cét affaire, à tous Partiſans & Eſtrangers, leſquels ayans trouué le morceau friant, ont (comme on dit) gagné de l'appetit en mangeant, & ſont à la fin deuenus auſſi grands maiſtres, que les Italiens, ſang-ſuës du pauure Peuple, Inuenteurs, Miniſtres, & executeurs de tous les Edicts de daces, & d'impoſts, par le moyen deſquels ce Royaume eſt ſi deſolé & reduit en tel acceſſoire, que tout y eſt à vendre, & tellement à vendre, que l'on pourroit dire tout de bon, *Royaume à vendre*, ainſi que l'on diſoit de Rome, *Cité à vendre*, lors qu'elle commença à ſe perdre.

Ce faiſant, ſi vous voulez que voſtre Peuple vous ayme à bon eſcient, il faut que vous l'aymiez de meſme, & luy faſſiez ſentir les effects de voſtre amour, & recognoiſſiez que Dieu vous a faict & creé pour le Peuple, & non pas le Peuple pour vous. Le Peuple peut aucunement bien viure, & eſtre ſans Roy: mais vn Roy ne peut eſtre ſans Peuple. Dieu, SIRE, vous en benira, & fera proſperer tres-amplement. Ainſi ſoit-il.

FIN.